

60^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION DE SEPTEMBRE 1944

La libération de 1944 : souvenirs

Voici ce dont je me souviens sans certitude sur les dates.

Pendant la guerre, mes parents habitaient Sclessin (Liège) tout près du pont du Val Benoît qui permettait la liaison ferroviaire avec l'Allemagne. Je suis né en 1932.

Depuis 1943, nous assistions chaque nuit à des vols de plus en plus nombreux d'avions alliés qui allaient bombarder l'Allemagne : nous entendions le roulement sourd incessant des explosions. La résistance intensifiait ses actions en particulier en s'attaquant au personnel allemand des chemins de fer qui *surveillait* nos cheminots dont mon père. A cette époque, les églises étaient pleines car les gens avaient peur !!

Dès 1944, les Alliés bombardèrent le pont du Val Benoît. Comme il était étroit et défendu par des canons antiaériens, il fut souvent raté. Les rues adjacentes furent saccagées, la maison de mes parents fut sans fenêtres, le plafond d'une chambre tomba. Un de mes petits copains mourut dans les décombres de sa maison. La communion solennelle fut supprimée.

Par sécurité et aussi pour le ravitaillement, mes parents m'envoyèrent chez mes grands-parents à Romerée dans la Fagne, commune de Doische aujourd'hui (Mariembourg). Pour que je ne perde pas mon temps, je fus remis en 6^e primaire alors que j'étais en 6^e latine à Saint-Bar à Liège. Mes oncles me donnaient des cours de math et de français.

A partir de juin 44, le champ d'aviation allemand de Florennes (9 km à vol d'oiseau) fut bombardé souvent, de même que la voie ferrée de Dinant vers Chimay à quelques centaines de mètres de la maison. Une bombe écrasa l'école de Sart-en-Fagne tuant une dizaine d'élèves. La résistance fit sauter une locomotive et les avions en démolirent une autre. Nous étions aussi impressionnés par les incendies des meules de colza que la résistance détruisait afin que les Allemands ne puissent pas s'en servir pour en faire du carburant... Il y a 60 ans de cela et voici qu'en 2004 on reparle de ce carburant « bio » !!

Un matin, un bruit bizarre nous éveilla : c'était un V1 qui fut lancé de Florennes mais s'écrasa dans les bois des Matagne. Des curieux s'en approchèrent mais la bombe éclata, tuant deux personnes. Une nuit, un avion s'abattit dans les bois de Romedenne : une aile « atterrit » dans un champ près de chez nous : mes oncles s'empressèrent d'en vider les réservoirs en les crevant difficilement car ils étaient protégés par une paroi de plusieurs centimètres de caoutchouc qui se refermait lorsqu'il était troué par des balles. J'ai assisté de loin à l'évacuation des cadavres de l'équipage ; les militaires allemands présents se mirent au garde-à-vous et saluèrent les corps ; j'en fus très ému.

La veille de l'arrivée des Alliés, les Allemands avaient installés des canons qui surveillaient les routes entrant dans le village. Nous avons dormi dans la cave en-dessous d'une table. Le matin, les canons étaient partis.

Dans la matinée, nous étions survolés à basse altitude par deux petits avions qui tournaient en rond. Soudain une colonne de véhicules légers traversa le village et s'arrêta près de la gare : des Américains. Les deux petits avions atterrirent dans un champ près de la colonne pour repartir bientôt après consultation de cartes par les pilotes et la colonne ; les militaires furent aussitôt entourés par la population mais ils repartirent très vite.

Ce qui m'a frappé : les uniformes poussiéreux, les visages marqués par la fatigue et par la chaleur, les antennes-radio sur les véhicules et les barres en fer soudées à l'avant des jeeps pour couper les fils que les Allemands tendaient à travers des routes pour blesser ou tuer les chauffeurs et bien sûr l'atterrissage des deux « coucous » dans une prairie.

Dans la journée après notre « libération », arriva soudain un résistant armé : revolver au poing, il pénétra de quelques mètres dans le bois ; on lui avait signalé des Allemands. La grosseur de l'arme était impressionnante. Mais qu'allait-il faire là cet isolé ?

Durant les jours qui suivirent, nous vécûmes encore quelques faits de guerre qui m'ont terriblement frappé : Deux pilotes atterrirent en parachute, leur avion étant en détresse. Ils furent amenés au café du village. Ils ne savaient pas où ils étaient et craignaient que les Allemands soient encore présents. Seule l'arrivée des MP les rassura.

Le cadavre d'un officier français tué en 1940 le long de la route fut déterré puis placé dans le cimetière de Romerée. La balle avait percé son carnet de campagne et pénétré en pleine poitrine.

Peu de jours après le départ des Allemands, un après-midi, mes oncles m'entraînèrent en vitesse dans la cave : un V1 survolait le village, j'ai encore dans l'oreille le bruit de moto du moteur. Ce dernier s'arrêta ce qui signifiait la chute immédiate de la bombe : elle s'écrasa sans éclater à l'orée d'un bois. Heureusement les forestiers prudents nous empêchèrent d'approcher. Les gendarmes arrivèrent assez vite avec des MP. Ces derniers éveillèrent ma curiosité admirative : ils étaient énormément grands et costauds, en magnifique tenue et portant arme, matraque et menottes. Il n'était pas question de rire.

Voici en vrac quelques souvenirs d'un jeune garçon de 12 ans qui aujourd'hui encore est resté sentimentalement très attaché à ce petit village où il est né et y fut baptisé et qui y passa toutes ses vacances et même plus, jusqu'en 1953 date du début de ma vie professionnelle.

Jean Bertrand

Offensive Von Rundstedt en décembre 44

Noël 44, l'armée allemande était aux portes de Bertrix, décidée coûte que coûte de couper en deux l'armée des Alliés. La bataille faisait rage à Bastogne. Et à Bertrix, un petit garçon de quatre ans pleurait, oui, pleurait dans son petit lit, parce que son père, prévoyant sans doute un réveil précipité et agité, avait "oublié" de le déshabiller et de le déchausser. Dans la nuit ardennaise glacée de décembre 44, les soldats américains souffraient, mouraient, et un petit garçon de quatre ans pleurait parce qu'il était obligé de dormir avec ses bottines aux pieds.

Aujourd'hui encore, quand je lis un récit de l'offensive des Ardennes, quand je regarde un film sur cette terrible bataille, quand je passe à Bastogne, à tous ces soldats américains, tant décriés en ces jours par une multitude aveugle et ingrate, je leur dis mon merci d'avoir souffert et d'être morts pour que, plus jamais, un petit garçon de quatre ans ne soit obligé de dormir dans son petit lit, avec ses bottines aux pieds...

Marcel Servais

Janvier 1945 dans un petit village allemand entre Aix-la-Chapelle et Montjoie

L'arrivée des Américains vécue par une dame allemande âgée à l'époque de 25 ans : Il faisait très froid et la neige épaisse recouvrait le sol. Nous voyions nos troupes allemandes revenir et nous attendions avec anxiété l'arrivée des soldats américains, mais nous avions aussi l'espoir de voir la fin de la guerre. Quand ils sont arrivés, ils allaient dans toutes les maisons et exigeaient qu'on leur donne des draps de lit blancs ; il n'était pas question de refuser. Les draps servaient à camoufler les camions, les tanks, tout leur matériel ; ainsi du ciel, tout avait la couleur de la neige.

Nos soldats, enfin ceux des villages le long de la frontière et aussi ceux des cantons belges de l'autre côté, avaient été envoyés sur le front russe et on restait sans nouvelle. Un Belge, originaire de Waimes (Malmedy), marié avec une de mes amies fut enrôlé de force dans l'armée allemande et a été jusqu'à Kiev. Là, il a réussi à se sauver et est revenu à pied à travers les champs et les bois, faisant des petits travaux dans des fermes en cours de route pour manger. Il a mis un an pour rentrer chez lui.

Complément d'information à propos d'une relation publiée dans les feuillets n° 56

Dans les derniers Feuillettes Printemps/été 2004, Tony Delville (+) et Arthur Mousty, en parlant de la débâcle de l'armée allemande en septembre 1944, signalent le drame d'une jeune femme retrouvée morte dans les bois de Menuchenet. Cette dame était Bernhardine Gertrud Olie, née à Nieukerk (Allemagne) le 15 septembre 1912. Elle était la fille de Godfried Olie et de Katharina Sibilla Freudenhammer.

Comment et pourquoi cette jeune femme allemande fut-elle tuée à Menuchenet par les Allemands en déroute ?

Bernhardine Olie était la femme d'Erich Willner. Celui-ci est né le 02 mars 1903 à Gresrath (Allemagne), fils de Josef Willner et d'Amélie Linze.

La famille Willner est une des trois familles juives qui ont vécu à Willerzie (Gedinne) au début de la guerre 1940.

Erich Willner est arrivé le 30 novembre 1940 et son épouse le 02 janvier 1941. Ils avaient un enfant, Godefried-Erich, né le 09 janvier 1936 à Gresrath et qui décèdera à Willerzie le 17 janvier 1941. Celui-ci est enterré au cimetière de Bouillon avec sa maman.

Dans son carnet, l'abbé Grandjean (Willerzie) note le 12 janvier 1941 :

« Je fais la communion privée de Godefried Willner, âgé de cinq ans, atteint d'une méningite tuberculeuse. Cette famille juive convertie fut chassée d'Allemagne ».

Les Willner quittent Willerzie le 13 septembre 1943 pour Schaerbeek (?) Il semble qu'ils aient voulu brouiller les pistes. D'après ma tante, Léona Leroy, ils seraient venus directement de Willerzie à Bouillon.

Ils habitaient la rue du Brutz, chez Tachon. Lui se faisait appeler Jean Lambert et elle, Lucienne Legrand.

Mon père, Marcel Leroy, qui travaillait alors au ravitaillement s'occupait, entre autre, de cette famille.

C'est en allant chercher du ravitaillement à Paliseul qu'elle fut violée et étranglée. Ce sont les soldats américains qui l'ont trouvée. Son vélo était là ainsi que le ravitaillement. Son alliance, sa chaîne en or avaient été dérobées.

Erich Willner, veuf, se maria en secondes noces à Bouillon, le 06 novembre 1945 avec ma tante, Marie-Louise Leroy, née à Herbeumont le 21 juillet 1917. Le père d'Erich, Josef Willner, sera dans l'impossibilité de donner son consentement à cause de son absence. On saura plus tard qu'il est mort dans les camps d'extermination.

Un grand merci à M. Marc Liétard pour ses recherches concernant la famille Willner à Willerzie.

Jacques Leroy